

Obstinés de notre absence

Paul Bélanger

Volume 43, numéro 3 (253), septembre 2001

Michel Beaulieu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32755ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, P. (2001). Obstinés de notre absence. *Liberté*, 43(3), 31–36.

Obstinés de notre absence

Paul Bélanger

On serait morts déjà portés par des paroles
désuètes que le vent transporte et besogne
jusqu'en ses plis les plus ténébreux sous nos
paupières les gestes trahissaient quelque
impasse qui nous agaçait et nous avançons
impatients longeant les murs de la maison
où chacun s'inachève seulement attentif
à la vibration des heures notre fin
la scansion obstinée de notre absence

ooo

On serait morts à petit feu sans que vienne
l'agonie qu'elle ne distille parmi nos nerfs
sa douloureuse longée côte après côte
d'avoir dans son corps cet enfoncement
clivant l'arbre de la forêt où tu disparaissais
chaque fois que venait la nuit chaque jour
rêvé jusqu'au tréfond s'assombrissait
la tête d'un oiseau roulait
du ciel vers les roseaux
en chute libre virevoltant tandis que sa trille
au contraire montait souvenir déjà
chant funèbre où je glissais au centre
d'une saison creuse derrière le paysage
des caillots pissaient le sang
au fond du ciel rougeoyant

ooo

Je ne pensais plus à ces heures à présent
que la vie règnait et que la contre-vie
conséquemment restait derrière les astres
voyageurs en chacun atones voix complexes
reluisant sous la clarté lunaire où vont
sans efforts des souvenirs de corps
j'étais aspiré par cette clarté qui montait
dans le bras douleur blanche et la mort
venant je roulerais encore un peu

ooo

Au soir précis de ta mort j'écris l'épopée
sanguinaire d'un adolescent épris
de vertige qui ressemble à un personnage
de Salinger ou à Saint-Julien l'hospitalier
que je suis effrayé par ces mots
qui portent la mort en eux et sur mon visage
aterré anéanti pêle-mêle les sensations
s'engorgent en travers de ma gorge
les murs suintant ton absence
couvrant la mémoire de cicatrices invisibles
pierre gravée jusqu'à la moelle de ce soir
sans vie je rêve donc j'ouvre le jeu
et alors j'entrevois entre les escarbilles
de mes paupières un hibou

ooo

Comme j'entrais tu partais après tant de nuits
je comprenais que le rêve suit la mort
dans l'ordre des faits j'ai cherché longtemps
au chevet des fleuves par les trottoirs
des villes imaginaires ton corps
mais il se confondait parmi d'autres pas
ceux-là plus aériens mais pieutant mon être
je ne pouvais décrire la nuée et le ventre
noué j'allais jusqu'au feu brûler la douleur
corps soufflé par une salve d'acier
perdu dans la voix de son origine maritime

ooo

Marches-tu seul au milieu d'un champ
exilé de tes racines je confonds la mort
à l'œil torve de la machine et j'examine
une deuxième fois le plafond qui a retrouvé
toute son unité figé dans un systole
qui te fait plonger effaçant des registres
ton nom et par-delà l'oubli je le retrouve
dans sa jeunesse si même il exista
depuis l'enfance chacun errant de son âge

ooo

Je ne compte plus frère les jours ni les mots
qui manquent à l'appel fleurs monuments
monde d'en bas et monde d'en haut
et quand bien même je voudrais embrasser
l'horizon d'un seul homme tel qu'il fut
en son corps empesé je ne pourrais
parvenir à son torrent intérieur ailleurs
que dans un chant qui lui serait si dissemblable
qu'il se confondrait à l'innombrable
d'autres signeront leurs ruines
comme un corps neuf qui renaît
dépouillé du poids de ses peurs
et sans fin recommence du fruit
jusqu'à la racine sans fin une vie durant

ooo

Voici que j'avance mon ami dans la nuit
magique la raison dépassée par les événements
le labyrinthe marche en moi comme sur un vieux
chemin qui ne trouve d'issue ni de fuite
vers l'intérieur (souffle à l'intérieur du temps)
à l'heure échue entre tes murs sur ce lit
le jour de la fête de la Saint-Jean que nous marchions
m'en souviens parmi les badauds les gens ordinaires
la très humaine volonté de durer alors
tu te heurtes au mal et la vie s'assoupit
aveugle à son dénouement

ooo

Vois-tu le temps chante depuis l'instant où te quitte
toute gravité s'étirole en fumée dans l'air
absolument sans texture et depuis nous sommes
perdus en chemin les mots telles des molécules
rattachent tes nerfs à ce paysage mais le voyage
est si bref qu'on se demande s'il a vraiment eut lieu
les mots ne retiendront rien et la vénération
des ventres vivants n'y changera rien
ainsi derrière le monde où nous sommes entrés
à cette heure où l'horizon avale la lumière
du jour dirait-on dans une sorte de route où
*tu roules les autels vers l'intérieur du temps**
et tes missels indéchiffrables

ooo

* Paul Celan

Dans cette haute solitude du *pays voilé*
les ombres collent sur les neurones
le merveilleux s'abîmant au seuil du cœur
et n'en franchissant jamais la frontière
j'oublie ce que l'heure creuse
la frondaison minérale ente peu à peu
le corps qui se déforme où la durée n'est
plus qu'un passager sans destination
qui entend ses propres pas revenir vers lui
alors que lui est parti sans retour possible